

evene.fr

Extrait du livre

L'ENIGME DU RETOUR

DE DANNY LAFERRIERE

Date de publication : 02/09/2009

Editeur : Grasset

Avec l'autorisation de l'éditeur pour www.evene.fr
Reproduction et/ou diffusion interdites
Usage strictement personnel

L'ENIGME DU RETOUR de **DANY LAFERRIERE**
Editeur : Grasset - Extrait téléchargé et disponible sur www.evene.fr

I

LENTS PREPARATIFS DE DEPART

Le coup de fil

La nouvelle coupe la nuit en deux.
L'appel téléphonique fatal
que tout homme d'âge mûr
reçoit un jour.
Mon père vient de mourir.

J'ai pris la route tôt ce matin.
Sans destination.
Comme ma vie à partir de maintenant.

Je m'arrête en chemin pour déjeuner.
Des œufs au bacon, du pain grillé et un café brûlant.
M'assois près de la fenêtre.
Piquant soleil qui me réchauffe la joue droite.
Coup d'œil distrait sur le journal.
Image sanglante d'un accident de la route.
On vend la mort anonyme en Amérique.

Je regarde la serveuse circuler
entre les tables.

Tout affairée.
La nuque en sueur.

La radio passe cette chanson western
qui raconte l'histoire d'un cow-boy
malheureux en amour.
La serveuse a une fleur rouge tatouée
sur l'épaule droite.
Elle se retourne et me fait un triste sourire.

Je laisse le pourboire sur le journal
à côté de la tasse de café froid.
En allant vers la voiture je tente d'imaginer
la solitude d'un homme face à la mort
dans un lit d'hôpital d'un pays étranger.

« La mort expire dans une blanche mare de silence »,
écrit le jeune poète martiniquais Aimé Césaire
en 1938.
Que peut-on savoir de l'exil et de la mort
quand on a à peine vingt-cinq ans ?

Je reprends l'autoroute 40.
Petits villages engourdis
le long d'un fleuve gelé.
Où se sont-ils tous terrés ?
Le peuple invisible.

L'impression de découvrir
des territoires vierges.
Je prends, sans raison,

ce chemin de campagne
qui me retardera d'une heure.

Vaste pays de glace.
Il m'est encore difficile
même après tant d'années
d'imaginer la forme
que prendra l'été prochain.

La glace brûle
plus profondément
que le feu
mais l'herbe se souvient
de la caresse du soleil.

Il y a, sous cette glace,
des désirs plus brûlants
et des élans plus vifs
qu'en n'importe quelle autre saison.
Les femmes d'ici le savent.

Les hommes travaillent en sueur et
le premier qui ouvre la bouche est une mauviette.
Le silence est de rigueur dans la forêt
si on ne veut pas être surpris par l'ours.

A force de nourrir ce silence
le vide s'est emparé de lui
et l'homme n'est plus qu'un arbre sec
qui craque dans la neige.

La faim qui fait sortir le loup du bois
pousse le bûcheron vers la maison.
Le voilà assoupi, après la soupe,
près de la cheminée.
La femme raconte ce qu'on a dit à la radio.
C'est toujours à propos de la guerre ou du chômage.
Ainsi passent les siècles dans ces villages du nord.

Bien au chaud, on cause aisément
tout en pansant de vieilles blessures.
Les blessures dont on a honte
ne se guérissent pas.

Je panique toujours quand
je n'entends aucun bruit humain.
Je suis un animal de ville
habité par le staccato des talons
d'une femme qui arrive derrière moi.

J'ai perdu tous mes repères.
La neige a tout recouvert.
Et la glace a brûlé les odeurs.
Le règne de l'hiver.
Seul l'habitant pourrait trouver ici son chemin.

Un gros camion d'un jaune éclatant me frôle.
Le chauffeur, tout heureux de croiser
enfin quelqu'un sur son chemin,
klaxonne à tue-tête.

Il file vers le sud.
Je continue vers ce nord lumineux
qui m'aveugle et m'exalte à la fois.

Je sais qu'au bout de cette route
un barbu plein de fureurs et de douceurs,
au milieu d'une meute de chiens,
tente d'écrire le grand roman américain.

Terré dans ce village endormi de Trois-Pistoles
au bord d'un fleuve gelé,
il est le seul, aujourd'hui, qui sache
danser avec les fantômes, les fous et les morts.

Cette lumière bleutée
rasant le fleuve
m'aspire d'un seul souffle.
La voiture fait une embardée.
Je reprends le contrôle juste à temps.
Mourir dans la beauté des choses
n'est pas donné au petit-bourgeois
que je suis.

Je suis conscient d'être dans un monde
à l'opposé du mien.
Le feu du sud croisant
la glace du nord
fait une mer tempérée de larmes.

Quand la route est droite comme ça
la glace des deux côtés

et aucun nuage qui permet
de se repérer dans ce ciel de midi
d'un bleu si uni
je touche à l'infini.

Nous sommes bien chez les nordiques
qui boivent à perdre la tête
en dansant une folle gigue.
Ils lancent des obscénités vers le ciel
tout étonnés de se découvrir seuls
sur une si grande étendue de glace.

L'impression de conduire
dans un de ces tableaux
bon marché accrochés
au-dessus de la cheminée.
Paysage à l'intérieur de paysage.

Tout au bout du chemin de terre flotte
sans que ses pieds touchent le sol
cette petite fille aux cheveux noirs
et à la robe jaune fièvre.
La même qui occupe mes songes
depuis l'été de mes dix ans.

Un coup d'œil sur le tableau de bord
pour voir ce qu'il reste de gazoline.
La moindre panne sur cette route
équivalait à une mort certaine.
Le froid, magnanime, engourdit avant de tuer.

Les chiens se battant entre eux sous la table.
Les chats jouant avec leur ombre.
Le petit cabri broutant la moquette.
Le maître de maison est parti dans les bois
pour la journée, m'a dit la vieille cuisinière.

Je me retourne en franchissant la porte
pour voir les chats faire un sort
à ce gros manuscrit tombé de l'étagère.
Le sourire indulgent de la cuisinière semble dire
qu'ici les animaux passent avant la littérature.

Retour vers Montréal.
Fatigué.
Je m'arrête sur le bord du chemin.
Courte sieste dans la voiture.

Déjà l'enfance derrière les paupières closes.
Je flâne sous le soleil tropical
mais il est froid comme la mort.
L'envie de pisser me réveille.
Une douleur brûlante précède ce jet saccadé.

La même émotion à chaque fois
que j'aperçois la ville au loin.
Je passe par le tunnel sous le fleuve.
On oublie toujours que Montréal est une île.

La lumière rasante sur les cheminées
des usines de Pointe-aux-Trembles.

Les phares mélancoliques des voitures.
Je me fraie un chemin jusqu'au Cheval-Blanc.

Les clients du soir sont partis.
Ceux de la nuit ne sont pas encore arrivés.
J'aime bien cette étroite bande de temps
si peu fréquentée.

Mon voisin s'est affalé sur le comptoir
la bouche ouverte et les yeux mi-clos.
On m'apporte mon habituel verre de rhum.
Je pense à un mort de qui je n'ai pas
tous les traits du visage en tête.